

à propos de:

Vinciane DESPRET, Isabelle STENGERS: *Les faiseuses d'histoires - Que font les femmes à la pensée?*, éd. Les Empêcheurs de penser en rond-La Découverte 2011.

Émilie HACHE: *Ce à quoi nous tenons - Propositions pour une écologie pragmatique*, éd. Les Empêcheurs de penser en rond-La Découverte 2011.

Joëlle ZASK, *Participer - Essai sur les formes démocratiques de la participation*, éd. Le Bord de l'eau, coll. Les Voies du politique 2011.

En italiques ci-dessous: extraits de ces ouvrages.

L'amitié singulière, événement de notre politique?

Notre situation semble à l'image de toute identité: sinon impossible, du moins très difficile à décrire entièrement ou même préciser partiellement. Je peux certes faire état de tel statut social ou individuel, de telle appartenance géographique, historique ou culturelle - mais on voit que ces mêmes choses deviennent nébuleuses, échappent en éclats ou étincelles de moins en moins clairs. Naguère encore "fonctionnaire" ou "père", "français" ou "chrétien" allaient à peu près - mais "consultant" ou "cadre", "ex" ou "homme" et "femme", "minorité" ou "majorité", "d'ici" ou "d'ailleurs"? Plus de "même", dirait-on, mais des semblants d'identités à la recherche de leur nombre, de leurs semblables dont le seul compte - quand il a lieu - garantit l'existence précaire. En régime incertain, "être soi" ne va plus de soi.

L'incertitude est-elle bonne, est-elle mauvaise? Les sages disent qu'après tout nous n'avons jamais été sûrs de rien, sauf sillage vite perdu en ce monde flottant. De plus émus ajoutent que c'est bien triste, et tentent comme ils peuvent de conserver choses et signes en mémoire pour les plus fidèles, en Histoire et en Musée pour le service des majuscules. D'autres encore considèrent hésitation et inquiétude en ressorts de tout autre chose: l'offre d'une vision à renouveler, d'une visée qu'on n'a, du coup, peut-être pas bien comprise, mal ou trop vite identifiée. Ces livres s'inscrivent justement dans cet étrange et multiple effort: trouver du nouveau, comme dit le poète, mais non dans l'Inconnu - là seulement où l'établi du vieux paraît craquer de toutes parts.

Heureux et même joyeux effort: si ces trois essais sont certes promus par les maux de la scène les plus actuels (l'injustice faite aux "femmes", la crise "écologique", la fausse "démocratie"), c'est aux résolutions positives qu'ils se consacrent. Derrière "l'actualité" promotionnelle, la lecture aperçoit vite de solides assises, des modes voire mondes communs d'entretiens, de correspondances, de références et de dialogues continus, très en-deçà de la poudre éditoriale dont la décourageante diffusion est précisément un aspect de la situation. Ce n'est pas que cessent pour autant incertitude, hésitation et inquiétude - il ferait beau voir que trois livres suffisent - mais c'est qu'elles paraissent soudain très armées, loin de tous les manques, insatisfactions ou impuissances avec quoi on les confond "naturellement". Ni consolation, ni désolation: c'est à l'événement qu'en appellent ces essais, si l'on peut crypter d'un mot la raison de les rapprocher. Décryptons trois fois, sans nous embarrasser de rendre à l'une ou à l'autre l'autorité que ces auteurs, déjà pourvues, ne réclament guère.

Des obstacles bien connus

Universitaires fort installées, nos auteurs (les deux premières signalent aussi l'aide de neuf consœurs, dont l'auteur du deuxième livre) ne doivent à leur situation que la chance d'observer aussi rigoureusement que possible les communes inquiétudes: *aujourd'hui, quelque chose est en train de se passer qui n'a plus rien à voir avec les statistiques*. "Excellence", "évaluation" et "compétition", "démocratisation" et "flexibilité" dessinent pour elles un monde qu'il est facile de rapporter, en ces termes ou d'autres, à celui que tout le monde connaît: *comment vivre sur un mode qui ne soit pas celui du cynisme ou de la nostalgie? Comment échapper au "chacun pour soi" qui est la règle aujourd'hui?* Spécialistes des concepts bien faits pour dire les choses et les actes, elles comptent alors pour rien les postures traditionnelles, réputées solutions désormais obsolètes: *le juge (qui trie), le notaire*

(qui distribue), *le critique* (qui surplombe) - autant de figures que *l'engagement dans l'expérience* déclare décidément non avenues. D'aussi loin ou d'aussi près qu'on voudra, on ne saurait *éteindre le feu avec un soufflet*, disait déjà le philosophe.

Mais sans figures tutélaires, que susciter, d'abord, sinon la méfiance? Alors *c'est une bonne chose de susciter de la méfiance*, écrit telle de nos auteurs à propos du moralisme dont elle risque et accepte au moins l'augure. Là encore, rien de plus épouvantablement courant que le pieux renvoi à *l'humanité en général* de ceux - vous et moi - qui ne tiennent qu'à être traités *comme les autres*. Rien de plus courant que l'injonction de bien vouloir *se mettre à la place* de n'importe qui quand on ne *fait place* à personne. Quant à la "Nature" si vertueusement sollicitée aujourd'hui, rien de plus courant que l'alternative insupportable d'une morale de musée (*l'innocence perdue*) ou d'un monstre sans morale (*des forces aveugles*). Gonflé par d'implacables chiffres (*le Nord consomme comme 72 milliards d'invidus, de trois à six planètes*), le capitalisme se voit partout barbouillé de vert, *énième version prenant cette fois le visage de l'écologie*. Peut-il en être autrement quand, si souvent, ce qui est *populaire* est réputé *simple* sinon *simpliste*, quand on appelle *objet* ce que personne n'a fait et *sujet* ce qui ne fait rien, oubliant absurdement toute *fabrique*? Pire: il arrive que notre intérêt même pour l'avenir, cette capacité qui s'exerce à proposer des scénarios sensés, et censés nous aider à agir, se retourne contre nous. Ces scénarios *peuvent dire tout et son contraire, et justifier de ne rien changer*. Si bien que nous mesurons paradoxalement l'intercommensurable ou l'hyperbolique: *la démesure de toute responsabilité morale* semble interdire la moindre portée.

Il paraît qu'il en va de même en politique. *Domination, solitude et grégarité* dressent *l'individualisme contre l'individu*, en morcelant littéralement le champ de ses opportunités (*prendre part, contribuer, bénéficier*). Un faux *intérêt* se voit partout trônant, convaincu qu'il est *manque, désir non encore satisfait, aspiration du moi à sa complétude ou encore* (lecture moraliste!) *repli égoïste - une absurdité*, dit-elle nettement. En France, nous sommes hélas mal placés pour y résister: tout *commun* n'y est entendu que sous l'angle historique de la *communion*, plus identitaire que pluraliste, tandis que notre récente et douteuse "fraternité" *interdit toute intervention individuelle concernant les conditions de son fonctionnement et les fins qu'elle poursuit*. Si "être soi" va de moins en moins de soi, serait-ce qu'on nous détourne soigneusement, chaque jour, de tout *par soi*? Comment en effet ignorer ces confusions quotidiennes, presque distraites tant elles sont fréquentes: la *société* avec le *conformisme*, le *gouvernement* avec la *centralisation*, le *commun* avec l'*organique*, l'*obligation* avec l'*obéissance*, l'*action* ou la *puissance* avec la *volonté*, la *personne* avec l'*individu*, le simple *bien-être* avec le magique *bonheur*? Ne pas confondre suppose certes un peu d'attention, mais c'est justement ce qui manque le moins ici, quand le diagnostic des obstacles les repère jusque dans les plus louables essais voire meilleures résolutions: *sincérité, participation, représentation et délibération, majorité ou unanimité, dons et estime, collectifs* - ces belles et bonnes politiques laissent encore la menace intacte. Leur erreur est toujours la même: elles oublient que *nos caractéristiques les plus fondamentales proviennent non de ce que l'environnement fait à l'individu, mais de ce que l'individu fait avec et de son environnement*. À ce point, dit-elle même sévèrement, les obstacles font masse: *la culture occidentale n'est pas la meilleure, elle est manifestement la pire*.

Des visées communes

Des infirmières en lutte disent vertement la tentation de balayer les obstacles d'un seul geste irrité: *ni bonnes, ni connes, ni nonnes!* L'une des correspondantes du premier livre dit plus doucement ce beau et vieux rêve de *tabula rasa* enfin traduit à neuf, le "*genre blanc*" dont ménopause et cheveux blancs autorisent l'humour, *moins dépigmentation que somme de toutes les couleurs, possibilité de changer de couleurs au gré des événements*. Précisons avec une autre: une telle possibilité, ce que dessinent en creux nos agacés (et justifiés!) "ni...ni...ni", bref le refus des assignations aussi courantes qu'intenables, ce n'est pas pour autant l'Inconnu du poète, ni l'illusion adolescente de quelque "No limits", mais au contraire le savoir que *les limites se dessinent quand on agit, non préexistantes mais produites, et produites de telle sorte qu'on peut tout le temps les remettre en cause*. Si bien qu'elle repère même un nom pour cette visée agissante, *le relativisme critique*, qui *inquiète l'universel pour le faire progresser*. Point d'utopie ici, mais plutôt, selon une autre encore, la preuve par les faits: *le plus surprenant n'est pas que l'école soit perpétuellement en crise, le plus surprenant c'est que bon nombre d'enseignants réussissent, à l'occasion, à former des élèves apparemment compétents*.

Or on trouve dans ces livres bien d'autres preuves d'une visée peut-être idéale mais au moins aussi persistante que les obstacles recensés tout à l'heure. Le *pragmatisme* demeure, quant à ces derniers, le projet têtue de les traiter: *une pensée de l'expérience, du monde en*

train de se faire et une méthode pour l'accompagner - il ne s'agit pas de dire ce qu'il faudrait faire mais d'essayer de décrire au mieux ce que les gens font, non prescrire qu'il faut changer de mode de vie mais témoigner pour ceux qui le font. Se trouve alors impliqué cet ancien sens du mot *expertise*, un savoir issu de l'expérience, résultat d'un travail d'apprentissage comme d'un intérêt pour ce dont on parle, pas loin de ce qu'au XII^e siècle le français populaire appelait *esperment*, manière active d'espérer. "Intérêt" est du coup le maître-mot de ce qui nous rassemble pas moins que nous divisaient les obstacles: *répondre à plutôt que de, prendre en compte les voix qui manquent à l'appel, s'obliger à mettre en rapport, tenir ensemble nos idées, nos actes et leurs conséquences*, bref composer un monde commun - voilà qui (réussi ou pas, mais en tout cas visé) n'est pas moins habituel, et même aujourd'hui banal, que ce qui nous écrase. Le moindre intérêt fait une écologie pragmatique toute bête, en nos temps de carbone, de déchets ou de climat: *l'intérêt porté à quelqu'un/quelque chose est toujours à la fois pour soi et pour autrui*. Difficile de ne pas témoigner, avec cet auteur, d'une pratique morale écologique engagée, politique en cela qu'elle est articulée à une continuité des fins et des moyens.

Le dernier livre est celui qui arme cette visée, si répandue aujourd'hui, de toute l'ampleur d'une histoire posément décrite, on l'a vu, sous l'angle conceptuel de trois opportunités d'individuation (prendre part, contribuer, bénéficier). La démocratie véritable (sociale, culturelle, politique) n'a jamais été rien d'autre qu'un tel intérêt compris, depuis Aristote jusqu'à Dewey par exemple, comme ce qui est entre, ce qui connecte deux choses autrement distantes, qui coïncide donc avec l'ensemble des moyens mis en œuvre pour atteindre une "fin-en-vue". Telle a toujours été l'association: *non pas partager un bien commun mais produire en commun quelque chose qui, ultérieurement et de diverses façons, est apprécié par chacun des participants et s'offre à lui comme une ressource supplémentaire d'individuation*. Ce savoir-faire, ce goût, ou ce tact ont ainsi le même âge que l'art: *l'expérience des jugements esthétiques est exemplaire* puisque les variations personnelles y sont aussi inévitables qu'indispensables - *De même qu'une œuvre qui n'apporte rien de nouveau ne peut pas être tenue pour de l'art, un citoyen incapable d'une initiative personnelle n'est pas véritablement un citoyen*. Au bout du compte, rien de plus courant là encore que la recherche et le vécu de la sociabilité: plaisir de la conversation et de la rencontre, tendance qui s'exerce aux lieux les plus communs, aux temps les plus quotidiens. Amitié est peut-être un grand mot - mais bien vivre est notre affaire courante.

Des obstacles ressassés autant que ressassants, mais apposés à des visées contraires aussi vieilles que le monde: reste à demander avec nos auteurs ce qui pourrait bien être déjà là du résultat de cette tension. Que faisons-nous donc - histoires ou destins, découvertes ou inventions - avec et de telles "données" aussi apparemment irréconciliables?

Un monde d'expériences

Une histoire bédouine enregistre ce que peut la grâce, quand elle est simple autant qu'aimable, quasi miraculeuse et pourtant à la portée de tout un chacun. La voici rapportée par notre premier livre:

La fable du douzième chameau raconte qu'un vieux bédouin, sentant sa fin prochaine, appela à lui ses trois fils, pour partager entre eux ce qu'il lui restait de biens. Il leur dit: Mes fils, je lègue la moitié de mes biens à l'aîné, le quart au second, et toi, mon dernier, je t'en donne le sixième. À la mort du père, les fils se trouvent bien perplexes car les biens du père n'étaient autres que onze chameaux. Comment partager? La guerre entre les frères semblait inévitable. Sans solution, ils se rendirent au village voisin, quérir les conseils d'un vieux sage. Celui-ci réfléchit, puis hocha la tête: Je ne peux pas résoudre ce problème. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est vous donner mon vieux chameau. Il est vieux, il est maigre et plus très vaillant, mais il vous aidera peut-être. Les fils ramenèrent le vieux chameau et partagèrent: le premier reçut alors six chameaux, le second trois et le dernier deux. Restait le vieux chameau malingré qu'ils purent rendre à son propriétaire.

Ne nous arrêtons jamais de penser, écrivait quant à elle Virginia Woolf, apparemment loin de la fable exotique. Nos auteurs y développent pourtant la même leçon: créer ou fabuler même dérisoirement, moins recommencer que commencer de nouveau sans garantie que cela fasse une différence qui compte, dans l'anonymat d'une inflexion qui fait rencontre ou décision, sans même qu'on sache ce qu'on fait pourvu qu'on explore ou expérimente... Avons-nous jamais oublié qu'il est des cadeaux exigeants, avant même de réclamer à tous crins nos "droits" ou nos "privilèges"?

Les preuves persistantes d'une semblable politique inséparable d'une morale sont légion, et nul hasard à ce que la lecture de ces livres séparés y relève de très nombreuses

convergences théoriques et pratiques. Une responsabilité clairement *hétéronome* - être obligé par un ou des tiers - imprègne les moindres de nos habitudes. De *l'usager de drogues à l'amateur de musique*, en passant par les usages savants désormais partagés (*réchauffement climatique, OGM, etc...*) qui, loin de clore l'incertitude, engagent tout le monde dans une complication enfin normale, familière d'une *objectivité* enfin fabriquée, acceptant enfin l'asymétrie d'une "nature" qui nous intéresse autant que nous ne l'intéressons pas - nous ne manquons pas de résultats tangibles, ici et maintenant. Et pas d'hier: si, au XVI^e siècle, les *jesuites de Salamanque renvoyaient au seul marché la détermination du juste prix*, les foules anglaises de la fin du XVIII^e obligeaient *boulangers, meuniers et fermiers à vendre leur pain au prix habituel, refusant de mourir de faim sous prétexte d'ouverture des marchés locaux aux marchés extérieurs*. Nos débats actuels à propos de "croissance" et de "crise" (laquelle est remède, laquelle poison de l'autre?) laissent non seulement intacte mais enfin parmi nous la nécessité de *recommencer à habiter une temporalité dotée d'un futur et d'instaurer la responsabilité morale qui l'accompagne*. Prendre part redevient enfin prendre parti: de nouvelles pratiques politiques revendiquent la prise en compte de préoccupations morales associées. Nous apprenons à nous parler normalement, c'est-à-dire de manière complexe, sans certitude et avec curiosité - ce que Dewey appelle *autoconstitution d'un public par lui-même*. Entre bien d'autres exemples devenus aujourd'hui familiers, retenons tels *Jardins de la Victoire*, réapparus aux États-Unis au début du New Deal (*potagers communautaires destinés à aider l'effort de guerre et stratégie de subsistance pour les chômeurs*), ou encore *l'autorisation récente par quelques États des États-Unis, sous la poussée d'un mouvement populaire, d'élevages de poules privées*. Bien comprise, l'émergence tous azimuts d'un principe de précaution (la question des OGM, celle des femmes dans les essais thérapeutiques, celle des maladies rares, etc...) illustre enfin la sortie expérimentée hors des faux-semblants: un *faire attention* qui ne renverrait plus à la prétendue alternative rien faire/tout faire mais à un pragmatisme conséquent.

Comment devenir capables de penser et agir ensemble? Comment fabriquer une parole collective? Sur le mode de la démonstration positive, ces questions sont précisément au cœur de la participation dont s'occupe le dernier ouvrage. D'Aristote à Marx, de Kant à Tocqueville, de Jefferson à Dewey, Boas, Sapir ou Malinowski, Simmel ou Winicott, la lecture trouve ici certes de quoi alimenter la culture de ses intuitions - mais aussi et surtout de quoi relever les intuitions réputées les plus basses: *si l'usager ne sait pas mieux que quiconque quelle chaussure va à son pied, il est en revanche la personne la mieux placée pour juger si la chaussure qu'il porte le blesse, a été bien ou mal réparée*. En d'autres termes: *les personnes affectées par un trouble sont plus aptes à définir leur intérêt et si les solutions trouvées sont les bonnes, que des personnes qui ne l'éprouvent pas*. Sortir de soi, innover, se reconstruire: voici ce que comprend le moindre intérêt, la moindre expérience, plus qu'on ne sait quelle trouvaille d'exception. *Commune de Paris, Soviets ou townships de Nouvelle-Angleterre*, mais aussi notre fragile et récente loi 1901 ou encore le premier orchestre venu: la fertile capacité pratique du "ça dépend" se décline ou plutôt se réalise en *art de s'associer* comme de *se séparer*. Citons avec elle, et aujourd'hui, la refonte des programmes d'enseignement en *acquisition de compétences*, le *service civil*, les "conférences" et *jurys citoyens*, les *sondages délibératifs* etc..., aboutissant à de *petites assemblées (souvent tirées au sort) dont les membres, une fois formés et informés, débattent et se prononcent sur des questions de politique publique (utilisation d'une partie de budget municipal, réduction des émissions de gaz à effet de serre, implantation des antennes relais, retraitement des ordures, euthanasie...)*. Ces très discrets et relatifs labours du sillon démocratique (qu'on songe en France aux conciliateurs de justice, aux assesseurs de tribunaux pour enfants, aux comités d'éthique, autant qu'à l'échec du "sommet de Copenhague") évoquent bien sûr une ornière, le piège d'un "geste" à trop bon compte. Mais alors, dit-elle, mieux vaut préciser - et pour nous ici mettre un terme à cette lecture:

Si "c'est le geste qui compte" signifie "l'intention est bonne même si le résultat est mauvais", alors ce qu'apporte l'individu au groupe est individuel - le domaine des intentions étant privé et considéré comme inhérent à la conscience intime de chacun. Si en revanche l'expression signifie "ce qui compte est le geste en tant qu'il s'agit d'un événement" (un geste est un mouvement suivi de conséquences), alors la participation de l'individu devient personnelle.

Une telle lecture n'est là que pour son rêve: il serait idéal que ces trois livres fassent à leur tour l'événement qu'ils désignent en morceaux épars. Cadeaux exigeants ou chaussures à notre pied, esperment ou prospective, douzième dromadaire ou trouble engageant - comment résister à l'essai d'en dire l'étonnante et commune résolution, issue de tant de ressources

diverses? On n'aura ici donné qu'une mince part de quelque huit cents pages dont il faut espérer à nouveau qu'advienne autre chose que trois livres de plus, dans la course dérisoire de "ce qui arrive". Nul et rien ne fait événement par annonce ou déclamation mais par constance. Le déferlement aujourd'hui du "micro", l'intérêt radical d'initiatives mêlant public et privé en sauce dont le liant demeure curieusement à venir (Demain? Qui sait?), se trouve par exemple à cette réclame indignée: "ils sont 1%, nous sommes 99%!"... qui nous fait hésiter entre amusement et désolation, entre victoire et déception. C'est autrement que se trouvent ces livres et leurs auteurs, dans cette constance (à la fois manifestation et continuité) dont témoignent leurs travaux avec beaucoup d'autres. Les remercier, en sigulière amitié, va bien.